



Méditation du pasteur

Antoine Nouis

« Père Pardonne leur , car ils ne savent pas ce qu'ils font »

Extrait de Carême 2000 : Sept paroles de vie

Témoignage fictif de Festus le soldat

Quand on est soldat, on fait parfois des rencontres étranges.

Souvent je me dis qu'il n'est pas facile d'être militaire dans l'armée romaine quand on n'est pas officier, mais un simple soldat comme moi. On reste des mois, parfois des années, sans retourner au pays, et on ne sort pratiquement jamais de son cantonnement. De toutes les manières, le jour où je retournerai au pays, je ne saurai pas très bien où aller. Si je me suis engagé dans l'armée, c'est que je ne comptais pour personne !

Ici, en Palestine, il faut être particulièrement attentif au contact avec la population, car c'est une région sensible. Les Juifs sont très susceptibles, surtout pour les questions religieuses. Il faut que nous soyons à la fois fermes et discrets. C'est tellement vrai que le procurateur romain, Pilate, a installé son palais à Césarée. Il ne vient à Jérusalem que pour les fêtes religieuses, parce qu'elles attirent de grandes foules et qu'il faut être prêt à réagir rapidement.

Si Pilate est en ville ces jours-ci, c'est à cause de la Pâque. Je ne sais pas très bien à quoi correspond cette fête, mais qu'est-ce que ça attire comme monde ! Il en vient de toute la Palestine, et même de l'ensemble de l'Empire Romain. Hier matin ils ont jugé un agitateur. Ça doit être un de ces terroristes qui cherchent à nous faire quitter la Palestine. Ils se prennent pour des patriotes, mais ce ne sont que des assassins. J'ai un ami, avec qui j'avais fait toute la campagne d'Egypte, qui a été tué le mois dernier par l'un des leurs. Il escortait un convoi de ravitaillement entre Jéricho et Jérusalem, et ils sont tombés dans une embuscade.

Quand le prisonnier a été condamné à mort, on nous l'a remis pour être fouetté. Le but de l'opération est de les affaiblir et les humilier avant de les crucifier, afin qu'ils servent d'exemple à tous ceux qui auraient envie de les imiter... Celui-là, on l'a particulièrement bien soigné en souvenir de notre camarade mort le mois

dernier. Je ne sais pas de qui ou de quoi il était le roi, mais son allure ne donnait pas tellement envie de s'intéresser à son royaume !

*Ensuite on l'a emmené pour être crucifié. Il était tellement affaibli qu'il ne pouvait plus porter sa croix pour monter jusqu'au lieu du Crâne. Alors on a requis un passant. Arrivés en haut de la colline, on l'a crucifié avec deux autres brigands. D'habitude, quand on plante les clous, les crucifiés crient. Ils hurlent de haine et de souffrance... ils nous insultent, nous injurient, et crachent leur venin. Il a eu les clous... mais nous, on n'a pas eu les insultes... Il est resté silencieux. Ce silence m'a troublé. J'aurais préféré qu'il crie comme les autres, mais ce silence ? ? ? Les passants, les religieux, tout le monde l'insultait... et lui se taisait. C'est comme s'il disait : Vous pouvez tuer mon corps, mais vous n'aurez pas mon Esprit. Plus il se taisait et plus je le regardais. Plus il se taisait et plus j'avais le sentiment que son silence me parlait. Enfin il a ouvert la bouche. En me regardant il a dit : **Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.***

Moi, j'avais de la haine pour lui et les siens, à cause de notre ami qu'ils ont tué... et lui me parlait de pardon... à moi qui avais planté les clous. Et s'il me pardonne lui, qu'est-ce que je fais de ma haine moi ?

Le choc du pardon

Festus le soldat a entendu une parole de pardon, mais il ne sait pas très bien qu'en faire. Il est bouleversé par l'attitude du crucifié, mais il a peur qu'elle ne l'entraîne loin, très loin. La question du pardon est difficile, ambiguë, paradoxale. Pardoner un enfant qui a sali le tapis, c'est facile. On peut espérer que la prochaine fois, il laissera ses chaussures dehors. Mais pardonner un voleur, n'est-ce pas l'encourager à recommencer ? Et pardonner un criminel, n'est-ce pas une faute ? Comme le disait une romancière : *Le pardon est sans pitié. Il oublie les victimes... Il cultive la compassion pour le meurtrier au prix de l'insensibilité envers la victime* (Cyntia Ozick, cité in Joseph Telushkin, *Le grand livre de la sagesse juive*, Calmann-Lévy 1999, p.645.).

Pourtant le pardon est un thème majeur de l'Écriture, et même un commandement du Nouveau Testament ! Alors, jusqu'où, pourquoi, comment doit-on pardonner ? Pour mettre ces interrogations en perspective, je ferai trois citations.

A propos de la Shoah, le philosophe Vladimir Jankélévitch, craignant que le pardon n'engendre l'oubli, prône un devoir de refus du pardon, au nom des victimes. Il a dit : *Le pardon est mort dans les camps de la mort* [V.Jankélévitch, *Le pardon*, Aubier-Montaigne,1967.].

Ma seconde citation vient d'un autre philosophe, Emmanuel Mounier, qui a insisté sur le fait que, si on pouvait pardonner, c'était uniquement pour soi, jamais pour les autres. Dans un bulletin à la sortie de la dernière guerre mondiale, il a écrit :

Chacun peut oublier les injures qu'il a reçues : *les épreuves dont il n'a pas reçu les coups ne sont pas à sa disposition* [Cité in Alfred Grosser, *Le crime et la mémoire*, Flammarion 1989, p.235.].

Enfin, ma troisième citation vient de Tommy Fallot, un pasteur qui vivait au début du siècle. Méditant sur le pardon dans son ministère il écrit : *Le pardon, ce n'est rien au début de la carrière : Dieu pardonne ! Cela va tout seul. Mais lorsque nous sommes entrés dans le grand drame intérieur, nous comprenons que le pardon est la chose colossale, ce par quoi nous subsistons* [Cité in Marc Boegner, *Les sept paroles de la croix*, Berger-Levrault 1957, p.10.].

Si nous ne voulons pas nous perdre dans toutes les dimensions du pardon, il faut séparer, distinguer entre au moins trois domaines. Le champ juridique, celui de l'éthique et enfin la perspective du croyant.

Dans le domaine juridique, le pardon est une faute. Le but du droit n'est pas de dire le bien ultime sur une personne, mais de permettre la vie en société et pour cela d'arrêter le mal. Un système juridique a pour objet de substituer le droit à la raison du plus fort, de mettre de la loi entre l'offenseur et l'offensé. Lorsqu'un tribunal inflige une punition, que ce soit une amende ou une peine de prison, à un homme qui a commis une faute, il protège la société en dissuadant les autres de commettre la même infraction. Un tribunal qui pardonnerait un acte de violence commettrait une faute en n'opposant pas le frein de la loi au déferlement toujours menaçant de nouvelles violences.

La question du pardon s'est posée il y a quelques années à l'occasion du procès Papon. Le condamné était un vieillard qui n'était plus en état de nuire à la société, et les faits qui lui sont reprochés ont été commis il y a plus de cinquante ans. Quel sens pouvait avoir sa condamnation ? Elle n'a fait revenir aucun des Juifs qui ont été déportés sous son autorité. Au nom du respect que l'on doit aux anciens, et en vertu du principe de compassion, il aurait peut-être mieux valu le laisser en liberté, seul face à sa conscience. Dans son verdict, le tribunal a voulu dire autre chose : il y a des crimes qui sont imprescriptibles. En condamnant Maurice Papon, le tribunal a adressé un message à tous les hommes qui commettent ce qu'on appelle des crimes contre l'humanité : ils doivent savoir que, jusqu'à la fin de leurs jours, ils vivront sous la menace d'une condamnation. En ce sens, nous pouvons considérer que le Tribunal Pénal International est un progrès dans le domaine du droit, et donc de l'humanité, alors qu'il est l'affirmation que, dans certains cas, il n'y a pas de pardon possible.

Le rôle d'un tribunal n'est donc pas de pardonner mais de défendre la justice, et c'est au nom de la justice que le judaïsme a décrété que l'instauration d'un système juridique est la première loi qui s'impose à toute société.

Mais à côté de la justice, la Bible défend une autre valeur : la compassion. Une question classique en théologie est de savoir comment Dieu peut être en même

temps le Dieu de la justice et celui de la compassion : ces deux attributs sont contradictoires. Une phrase du Talmud le dit explicitement : *Justice et miséricorde, là où il y a l'une, il n'y a pas l'autre* [Talmud de Babylone, traité Sanhédrin 6b.]. En effet la justice demande qu'un homme qui a commis une faute soit puni alors que la miséricorde appelle le pardon. Les deux termes sont antinomiques, contradictoires. Et pourtant la Bible dit de Dieu qu'il est à la fois le juste et le miséricordieux ! Le rapprochement va même plus loin puisqu'en hébreu, ces deux concepts sont exprimés par le même mot, Tsedeq, qui veut dire à la fois justice et miséricorde.

Un passage du second livre de Samuel dit de David qu'il jugeait avec droit et justice [2 Samuel 8.15.]. Au nom de cette homonymie entre la justice et la miséricorde, on peut traduire ce verset en disant que David jugeait avec justice et charité. Comment est-ce possible ? Comment David pouvait-il juger avec toute la fermeté de la justice et avoir en même temps de la compassion et de la miséricorde ? Les commentaires répondent en racontant que le roi rendait la justice la plus rigoureuse, mais si le coupable était pauvre et n'avait pas les moyens de payer le dommage causé, David lui donnait son propre argent pour rembourser sa dette. Ainsi, la justice était préservée puisque la victime était dédommée et la miséricorde était appliquée puisque le pauvre pouvait bénéficier de l'aide du roi [Talmud de Babylone, traité Sanhédrin 6b.].

A l'image de David, Dieu est à la fois celui qui juge et qui pardonne. L'articulation entre ces deux notions se retrouve dans les fêtes du début de l'année selon le judaïsme. Le premier jour de l'année s'appelle Roch Hachana, et selon la tradition, ce jour-là chacun passe devant Dieu comme devant un tribunal. Dieu pèse les actions commises pendant l'année écoulée, et décide du sort de celui qu'il juge. Cette première journée est suivie de ce qu'on appelle les dix jours terribles, consacrés à la Techouva, c'est-à-dire la repentance, le retour vers Dieu. Pendant cette période, l'homme est invité à la pénitence, à la réconciliation, au pardon, au recommencement. Au terme de cette période de dix jours, vient Kippour, le jour du grand pardon. A Kippour, Dieu descend de son trône de rigueur, c'est-à-dire son trône de justice, pour prendre place sur le trône de la miséricorde. Il ne juge plus avec la rigueur de la loi, mais à partir de sa seule miséricorde. Dans le couple Roch Hachana - Kippour, Dieu est à la fois le juste et le miséricordieux.

Le Nouveau Testament, lui, a déplacé le couple justice- miséricorde en affirmant que toute la justice a été accomplie à la croix. L'idée de justice traverse la croix, et à travers ce passage elle change de sens. La justice, ce n'est plus Dieu qui juge l'homme en fonction de ses actions, mais Dieu qui voit l'homme juste, par Jésus-Christ. Nous ne sommes plus dans l'économie de la rétribution mais dans celle du pardon. Face à l'offense ultime, la crucifixion du fils de Dieu, Jésus répond par une simple prière : *Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font*. Il ouvre un temps nouveau : Dieu s'est définitivement installé sur le trône de la miséricorde.

Parce que Dieu est pardon, l'humain est invité à vivre dans cette économie du pardon. Une parabole de Jésus met en scène cette articulation : elle évoque un homme qui avait une dette colossale, qui se compterait aujourd'hui en centaines de millions de francs. Il supplie son créancier de lui accorder un délai de paiement, et ce dernier annule sa dette, purement et simplement. En sortant, l'homme acquitté rencontre un de ses débiteurs qui lui doit quelques milliers de francs. Ce dernier le supplie de lui accorder un délai, mais le créancier refuse et il le fait mettre en prison, jusqu'à ce qu'il ait remboursé la totalité de sa dette [Matthieu 18.23-35.]. Il est bien sûr condamné pour sa sévérité alors qu'il a été au bénéfice d'une grâce inimaginable. Le sens de cette parabole est transparent : Dieu est pardon, et chaque fois que nous refusons de pardonner nous ne vivons pas le pardon qui nous a été offert.

Parce que Dieu est pardon, l'humain est appelé à inscrire sa propre histoire dans la dynamique du pardon : Seigneur pardonne-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Quelle que soit la façon dont nous comprenons l'articulation entre les deux propositions de la phrase, elle établit une relation entre le pardon de Dieu et celui que nous sommes invités à écrire dans nos vies. C'est la raison pour laquelle, dans l'évangile, le pardon devient un commandement. Le Christ dit : *Je ne te dis pas de pardonner sept fois, mais soixante-dix fois sept fois* [Matthieu 18.22.].

Pour résumer ce que nous avons vu jusqu'à maintenant nous pouvons dire que la question du pardon se pose différemment selon le lieu où nous nous situons.

En tant que citoyens, nous vivons dans une société qui a besoin de stabilité pour vivre. Pour cela le rôle de l'État et de son système judiciaire est d'arrêter le mal en punissant les coupables afin de faire respecter la justice. La justice doit être juste, c'est-à-dire qu'elle doit envisager les circonstances atténuantes quand il y en a, mais elle doit en même temps protéger les victimes en punissant les coupables.

Mais en tant qu'humain, que croyant vivant sous le signe du pardon de Dieu, je suis invité à pardonner mon prochain qui m'a fait du tort. Et dans la dernière partie de cette causerie, je voudrais parler pratiquement, concrètement, de ce pardon auquel nous sommes appelés. Car le pardon est difficile.

Quand on a été profondément blessé par quelqu'un en qui on avait confiance, il n'est pas facile de pardonner... surtout quand le pardon n'est pas demandé. Souvent on entend dire : Pourquoi dois-je pardonner ? Ou : Je pardonnerai lorsque la personne qui m'a offensé me demandera pardon. Pourtant l'évangile est clair : *Si vous ne pardonnez pas, vous ne serez pas pardonnés* [Matthieu 6.15.]. Ces paroles sont dures à entendre, car enfin qui est la victime ? C'est l'offensé. S'il ne pardonne pas, il est deux fois victime. Une première fois parce qu'il a été offensé, et une seconde fois parce que Dieu ne le pardonnerait pas ! Ces paroles sont dures, mais elles sont vraies. Car si nous ne pardonnons pas, nous nous condamnons à

vivre dans la rancune, dans l'amertume qui ronge et qui détruit. Ce n'est pas pour le prochain que nous devons pardonner, mais pour nous-mêmes, afin de nous libérer de l'offense qui nous a été faite.

Le verset qui dit que Dieu ne pardonnera pas celui qui ne pardonne pas à son prochain ne veut pas dire que celui qui ne peut pardonner est exclu du pardon de Dieu, en effet le pardon de Dieu dépasse et assume même nos manques de pardon. Il veut dire que nous ne pouvons entendre, saisir, comprendre le pardon de Dieu que si nous pardonnons, nous aussi. Le manque de pardon pour notre prochain est un lien qui nous empêche de vivre dans la grande liberté que nous offre le pardon de Dieu.

Si nous avons compris la nécessité du pardon, il nous reste encore à considérer le comment du pardon. Pardonner est une affaire de cœur, ce n'est pas une affaire de compréhension ni d'intelligence. Il ne suffit pas d'être convaincu par le pardon, encore faut-il pardonner, et cela ne relève pas d'une simple décision, mais d'un travail. Le pardon est un combat. Pour mener ce combat, nous pouvons revenir au récit biblique tel que nous l'avons entendu par la bouche du soldat Festus.

Ce récit appelle de notre part deux remarques :

- D'abord Jésus ne dit pas : Père, excuse-les car ils ne l'ont pas fait exprès, mais : Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. La différence entre l'excuse et le pardon c'est que l'excuse escamote la faute. Elle sous-entend que la personne qui nous a offensés ne l'a pas fait exprès. Le pardon commence par l'affirmation de la faute. Si le pardon revient à minimiser la faute d'une manière ou d'une autre, il tombe dans le registre de la critique de Nietzsche qui reprochait aux chrétiens d'être humbles parce qu'ils n'avaient pas le courage d'affronter les combats de la vie. Saint Augustin a dit : L'espérance a deux enfants très beaux : ils s'appellent le courage et la colère. Le pardon est un acte d'espérance, il demande un vrai courage. Mais il est toujours au-delà de la colère pour l'offense qui a été commise, jamais en deçà.

- Ensuite Jésus ne dit pas : Je vous pardonne car vous ne savez pas ce que vous faites, mais : Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. Peut-être qu'à ce moment-là Jésus ne pouvait pas pardonner par lui-même, mais il pouvait toujours demander à Dieu de le faire. Il m'arrive de ne pas réussir à aimer mes ennemis, mais je peux toujours demander à Dieu de les aimer, et de les bénir. Il m'arrive de ne pas réussir à pardonner ceux qui m'ont offensé, mais je peux toujours demander à Dieu de le faire. Dietrich Bonhoeffer a dit : *Entre moi et mon prochain, il y a le Christ. Porter mon ennemi dans la prière est une façon de mettre le Christ entre lui et moi, et peut-être, au bout du chemin, à arriver à l'aimer et à lui pardonner.*

Le pardon n'est jamais automatique, mais il est toujours une promesse. Dans pardon, il y a don. De même qu'en anglais pardonner se dit to forgive et donner

to give, et qu'en allemand pardonner se dit vergeben et donner geben. Oui, je crois que si nous apprenons à prier pour ceux qui nous ont offensés, nous pouvons recevoir le don du pardon.

Mais je connais aussi des hommes et des femmes pour qui le pardon est un combat toujours recommencé. Et dans ces cas nous ne sommes pas obligés de continuer à fréquenter la personne qui nous a offensés. Nous ne sommes pas obligés de nous mettre en situation de rouvrir des blessures qui se cicatrisent. Dans la Bible, quand Jacob et Esaü se réconcilient, Esaü dit à son frère, retournons ensemble. Et Jacob répond :Oh tu sais mes troupeaux sont fatigués ; j'ai des bêtes qui allaitent. Je te retarderai. Va d'un côté, j'irai du mien [Genèse 33-13-14.]. Parfois il nous est demandé d'être doux comme des colombes et de poursuivre la route ensemble... mais parfois aussi il faut avoir la prudence du serpent et la sagesse de se protéger. L'essentiel est d'être libéré du poids des offenses du passé pour être ouverts à de nouveaux chemins et accueillir la grâce du présent.